

Laval théologique et philosophique



Lakshmi KAPANI, *The Philosophical Concept of Saṃskāra*.
Delhi, Motilal Banarsidass, 2013, 224 p.

André Couture

Volume 69, numéro 3, octobre 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1025873ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1025873ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval
Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Couture, A. (2013). Compte rendu de [Lakshmi KAPANI, *The Philosophical Concept of Saṃskāra*. Delhi, Motilal Banarsidass, 2013, 224 p.] *Laval théologique et philosophique*, 69(3), 650–652. <https://doi.org/10.7202/1025873ar>

penseurs médiévaux plutôt que de convaincre le lecteur de leur existence effective. En ce sens, l'ouvrage reste essentiellement métaphysique et, dans une moindre mesure, historique, puisqu'il s'appuie sur l'histoire des croyances et de la théologie chrétienne. D'ailleurs, certains des auteurs (comme Timothy Noone dans son chapitre sur le philosophe écossais Jean Duns Scot) en conviennent et décrivent leur exercice comme étant éminemment « spéculatif » (« *a kind of speculative exercise* », p. 187) lorsqu'ils s'interrogent sur « ce que savent les anges à propos de Dieu ».

Quoi qu'il en soit, ce *Companion to Angels in Medieval Philosophy* est un ouvrage éminemment rigoureux, pertinent et original, qui conviendra aux étudiants du niveau doctoral, autant en philosophie qu'en histoire des idées, mais également en théologie ancienne. Il faut souligner l'érudition de certains des auteurs européens qui citent abondamment les écrits en anglais mais aussi de nombreux ouvrages publiés exclusivement en français (voir les notes en bas des pages 1, 3, 58, 288), ou parfois en latin ou en allemand. Cependant, je terminerai par trois remarques sur les faiblesses de ce livre. Mon premier regret serait de ne pas avoir inclus de conclusion générale dans ce collectif qui amorce plusieurs directions ; une synthèse aurait été appréciée. Le dernier chapitre (incidemment, de Tobias Hoffmann) se termine par une conclusion ponctuelle qui ne récapitule pas vraiment les apports des chapitres précédents. Ma deuxième critique serait à propos de l'absence d'un index des mots ; on n'y trouve qu'un index des noms, au demeurant utile et bien établi. Enfin, sur le plan éditorial, il aurait été souhaitable de retrouver (au début ou en fin de volume) une brève présentation des auteurs ayant pris part à ce collectif, car dans l'état actuel, on ne sait même pas à quelle université les contributeurs sont rattachés ; si le responsable de la publication a oublié de constituer un tel tableau, il est regrettable que l'éditeur Brill ou le directeur de la collection « Brill's Companions to the Christian Tradition » (Christopher Bellitto) n'y ait pas pensé non plus. Cette négligence risquerait d'apparaître comme un manque de respect ou un manque de reconnaissance de la part de l'éditeur envers les co-auteurs de ce livre. Mais ces quelques reproches n'enlèvent rien à la qualité des textes réunis dans ce *Companion to Angels in Medieval Philosophy*, qui me semble assez unique parmi les ouvrages philosophiques parus au cours des dernières années.

Yves LABERGE
Université d'Ottawa

Lakshmi KAPANI, **The Philosophical Concept of Saṃskāra**. Delhi, Motilal Banarsidass, 2013, 224 p.

Ce livre s'adresse en particulier à un public anglophone qui n'a malheureusement pas encore eu accès à la magistrale étude parue en français en deux tomes (en tout, 600 p.) il y a déjà une vingtaine d'années : *La notion de saṃskāra dans l'Inde brahmanique et bouddhique* (Paris, De Boccard Édition-Diffusion, 1992 et 1993), sauf à travers le long résumé en anglais (p. 5-41) qui l'introduit. Relativement bref, ce nouveau livre est le condensé (« the quintessence », p. XIX) d'un ouvrage qui n'est pas prêt d'être dépassé.

Le plan adopté dans ce livre suit de près le premier exposé de la recherche faite en 1992-1993. Le chapitre I (« The Philosophy of Sacrificial Act », p. 1-7) discute du vocabulaire qui sert à exprimer la construction de la personne de Prajāpati et celle du sacrificiant, en particulier dans les *Brāhmaṇa*, soit les verbes *saṃkr* ou *abhisamkr*, et introduit à la compréhension du terme de *saṃskāra*. Le chapitre II (« Representation of Hindu Life-Cycle », p. 9-31) aborde la question des *saṃskāra* en tant que rites de la vie ou rites de perfectionnement ; ces rites sont parfois avec moins de bonheur appelés des « sacrements » comme dans la tradition chrétienne, même si la réalité est nettement différente. Le chapitre III (« The Buddhist Attitude Towards Saṃskāras », p. 33-70) traite longue-

ment de l'utilisation de ce même terme en contexte bouddhique. Les *saṃskāra* n'y désignent plus une activité rituelle, mais des formations mentales ou des compositions associées à l'impermanence. Le court chapitre IV (« *Samskāra* in *Vaiśeṣika* Thought : Mechanics and Psychology », p. 71-83) réserve des surprises : on y constate que le terme *saṃskāra* s'utilise autant dans le domaine physique (temps et espace) que psychologique. Il sert à lier des phénomènes hétérogènes en posant un chaînon intermédiaire, peu importe qu'il s'agisse du monde matériel ou du monde psychique. Les *saṃskāra* paraissent être essentiellement des « factors of mediation and continuity » (p. 80). Les théories du langage sont l'objet du chapitre V (« Role of *Samskāras* in Theories of Language », p. 85-90). Les *saṃskāra*, soutient M^{me} Kapani, jouent le rôle de mémoire intermédiaire. Ils servent à passer des phonèmes aux mots, ou des mots à la phrase. « Just as there is a persistency of a luminous impression on the retina, similarly there is a sonorous impression on the ear. Thus a psychological type of the explanation (the fact of taking recourse in the concept of *saṃskāra*) allows to fill the gap between articulation of sound and its comprehension ; between phonetics and semantics » (p. 86). Le chapitre VI (« The *Advaita Vedānta* Theory of *Samskāras* », p. 91-129) montre que l'*Advaitavedānta* maintient la perspective rituelle, tout en y ajoutant une conception des *saṃskāra* apparemment héritée du bouddhisme. Les *saṃskāra* prennent alors le sens de traces (*vāsanā*), de résidus karmiques, et établissent une continuité entre le passé d'un individu et ses actes présents et futurs. Le chapitre VII (« The *Bhāva/Saṃskāra* Theory in the *Sāṃkhya Kārikās* », p. 131-146) touche la philosophie *sāṃkhya*, où l'utilisation de ce terme peut soit se rapprocher du *Vaiśeṣika* soit prendre celui de prédispositions. Le chapitre VIII (« Ambivalence of *Samskāras* in the *Yoga Sūtras* of Patañjali », p. 147-166) est particulièrement original. D'abord perçus comme l'héritage d'un passé asservissant, les *saṃskāra* y apparaissent également comme des facteurs de libération puisqu'ils peuvent servir à remodeler le psychisme de l'adepte et à le conduire jusqu'à la pleine autonomie spirituelle.

Le livre se termine par un bilan des questions philologiques et historiques posées par ce travail (p. 167-177), une bibliographie, un index des noms et des mots sanskrits et pâlis. Pour bien faire comprendre l'intérêt de cette recherche, on me permettra de citer quelques lignes de l'ouvrage sur lequel il se fonde. « Cette revue de textes et de contextes, pourtant si variés, conduit à une conclusion manifeste. C'est que les *saṃskāra* ont avant tout une fonction de mise en relation, de médiation et de synthèse entre des données hétérogènes pour en former des totalités. Ils ont une fonction d'unification du divers. Cela s'exprime dans des domaines aussi différents que le rituel, la vie sociale, la psychologie, l'éthique, l'épistémologie. On peut donc dire que la notion de *saṃskāra* fonctionne, dans l'esprit des Indiens, comme une sorte de clé universelle pour assembler le divers, un divers qui — on l'oublie souvent en Occident — est mouvant » (p. 508). On comprend qu'il s'agisse d'une notion originale, qui défie toute tentative de traduction, et qui mérite qu'on y réfléchisse.

Une des caractéristiques de ce travail est de maintenir ensemble ce qu'il est convenu d'appeler l'analyse diachronique et l'analyse synchronique. Tout en tenant le plus grand compte possible d'une histoire souvent difficile à restaurer, M^{me} Kapani reconnaît que l'univers bouddhique et le renoncement qui lui est propre confèrent à ces formations mentales que sont les *saṃskāra* un sens diamétralement opposé à celui que ces mêmes *saṃskāra* possèdent en tant que facteurs de perfectionnement pour l'homme engagé dans le monde. La confrontation de ces diverses utilisations du terme *saṃskāra* permet de mieux saisir la spécificité d'un concept susceptible de s'adapter à tous les contextes indiens. Toutefois, il ne s'agit nullement d'une étude fermée sur elle-même. Partout où cela lui paraît fécond, M^{me} Kapani tente des comparaisons avec des conceptions occidentales similaires (Augustin, Freud, Kant, Schopenhauer, Bergson, Heidegger, etc.), et réussit ainsi à mieux mettre en évidence l'originalité des *saṃskāra* indiens. On trouvera entre autres une comparaison en-

tre le yoga et la cure psychanalytique freudienne qui insiste sur les divergences entre les deux approches plutôt que sur certaines similarités finalement assez secondaires (p. 162-166).

Ce résumé fort utile ne dispense nullement de lire l'original français, beaucoup plus développé et souvent plus clair. Il peut cependant y introduire. Même si les résultats de ce livre sont déjà connus des indianistes qui savent le français, il s'agit d'un livre qu'il fallait écrire pour faire plus largement connaître cette recherche, et en ce sens il comble une lacune importante.

André COUTURE
Université Laval, Québec

Anne MERKER, **Une morale pour les mortels. L'éthique de Platon et d'Aristote**. Paris, Société d'Édition Les Belles Lettres (coll. « L'âne d'or », 35), 2011, 407 p.

« Bien avant d'avoir des réponses, la philosophie a des questions », affirme d'entrée de jeu Anne Merker. Effectivement, *Une morale pour les mortels* invite à questionner, à interroger la manière dont il faut vivre. En enracinant sa réflexion philosophique dans celle des Anciens — et tout particulièrement celle de Platon et d'Aristote —, elle fait jaillir des réponses d'une grande sagesse. Tout en faisant participer à une intense réflexion morale, elle s'efforce de donner un accès authentique à une pensée qui, par-delà les particularités de la langue et de la culture grecques, conserve une pertinence intemporelle. Comme on le constate tout au long de la lecture de l'ouvrage, « la valeur et la vigueur de la philosophie antique sont particulièrement avérées pour tout ce qui touche à l'éthique » (p. 16). Sur tous les thèmes abordés — en l'occurrence, la place du désir dans la vie humaine, le poids du corps, le rôle de la pensée, la signification et la nature du bien, la définition de la vertu, le sens de l'intérêt, la nature du plaisir, l'utilisation bonne ou mauvaise de toute chose, la relation à autrui et la relation à soi-même, l'amitié, la puissance de la passion, la nature de l'intention, la question de la responsabilité, de la punition et du châtement —, Anne Merker a le souci de faire entendre correctement ce que nous dit la Grèce, en évitant de chercher nos concepts modernes dans les textes antiques et en se défaisant des représentations anachroniques. Elle invite, en particulier, à reconsidérer le sens de la volonté — « qui est un désir » — et la signification du bien, pour comprendre le sens de l'éthique.

On saura gré à M^{me} Merker de s'être fondée sur une lecture des textes antiques exclusivement en leur langue originale et d'avoir fourni une traduction personnelle très exacte de toutes les citations. Par ses nombreux coups de sonde étymologiques, elle fait prendre conscience du trésor que constitue la langue grecque, tout en contribuant à faire ressaisir le sens authentique des mots français rencontrés.

L'ouvrage s'adresse tant au spécialiste de philosophie ancienne qu'à tout lecteur philosophe ou désireux de philosophie. Ce qui rend sa lecture tout particulièrement intéressante, c'est la préoccupation qui a présidé à son élaboration : « [...] faire en sorte que l'histoire de la philosophie, avec toute la rigueur et la technicité qu'elle requiert, soit elle-même de la philosophie vivante ». En conséquence, la priorité a été accordée « à une appréhension synthétique et problématisée de l'éthique de Platon et d'Aristote » (p. 19).

La philosophie qu'elle élabore prend d'abord vie dans le langage. Des termes clés pour la morale, tels « il faut », « on doit », « c'est obligé », sont scrutés et distingués avec soin, à partir de leur étymologie respective. Il ressort de cette analyse que la morale exprime de manière privilégiée ses prescriptions à partir du constat qu'« il faut », épousant ainsi la tension du désir vers ce qui manque et qu'on cherche à « prendre ».